

Pour l'auteur aux romans virtuoses, l'écriture est un combat qu'il a longtemps dédié aux dominés. Il se consacre désormais à des fragments méditatifs qui le tiennent à l'écart du fracas du monde.

Tanguy Viel

Propos recueillis par Nathalie Crom
Photo Davide Monteleone
pour Télérama

« Des villes et des fleuves, des souvenirs et des questions, des fleurs et des livres, du vent et des lignes d'horizon » : ainsi Tanguy Viel présente-t-il *Vivarium*, son onzième ouvrage 1, une collection de frag-

ments, images et réflexions, choses vues et réminiscences, dans laquelle il s'emploie à tisser étroitement le monde des sensations, celui de la pensée et celui du langage. On s'y sent loin de l'univers romanesque dans lequel s'est déployé, depuis vingt-cinq ans, le vif talent de l'écrivain (né en 1973) pour mettre en scène des personnages piégés dans des destins implacables, à construire autour d'eux des mécaniques romanesques virtuoses par lesquelles dénoncer une société qui malmène les faibles et les indécis. Il y eut notamment *L'Absolue Perfection du crime* (2001), *Insoupçonnable* (2006), *La Disparition de Jim Sullivan* (2013). Et plus récemment *Article 353 du code pénal* (2017) et *La Fille qu'on appelle* (2021), où s'est affirmée l'acuité du romancier pour discerner les rapports de force et de domination qu'induisent les hiérarchies sociales et l'ordre patriarcal. Avec le beau et pensif *Vivarium*, qu'il définit comme un « *autoportrait* » de l'écrivain au travail, Tanguy Viel fait aujourd'hui un (large) pas de côté.

Ce livre fait de fragments témoigne, écrivez-vous, d'une volonté d'habiter en même temps le monde et l'écriture. Que voulez-vous dire ?

Il est le résultat d'une manière particulière d'être au monde, en souhaitant que la vie ait en permanence une résonance littéraire. C'est un rêve que je nourris depuis longtemps. Entre deux romans, je suis dans cet état d'esprit : à la fois désirant écrire, et pensif, contemplatif. C'est un état que j'oublie le temps de l'écriture d'un roman, car celle-ci alors me convoque entièrement. Avant, quand je

voulais essayer de concrétiser cette aspiration, je passais par l'essai. Mais tout d'un coup, je me suis dit que je n'avais pas forcément besoin du prisme de la théorie, et je me suis donc jeté, au début de manière un peu balbutiante, dans des fragments, dont je ne savais pas ce que je ferais. C'était après avoir achevé *La Fille qu'on appelle* (2021). Comme il y a toujours un temps assez long de latence avant qu'arrive une autre envie de roman, je me suis dit : allez, cette fois, essaie ! Je me suis efforcé de me rendre disponible au surgissement d'instant d'écriture. Si je ne me mets pas dans cette disposition, j'ai, comme tout le monde, des pensées qui me traversent, mais je ne prends pas le temps de les cristalliser, de les développer. Peu à peu, en remplissant mes carnets d'annotations, je me suis rendu compte que c'était une forme à part entière. Et une manière de cheminer dans l'existence qui m'apaisait. J'ai accumulé les fragments pendant trois ans, sans trop savoir où j'allais.

Pour parler de ces fragments, vous empruntez à Georges Bataille l'expression d'« émotions méditées ». Et vous déployez, pour les dire, une écriture d'une grande sophistication...

L'expression de Georges Bataille exprime au mieux l'endroit, entre l'émotion et la pensée, où se situe mon projet. L'endroit où l'émotion fait naître une pensée et où, en même temps, la pensée réverbère et réactive l'émotion. La complexité même de ces états, dans ce qu'ils ont d'instable, de nuancé, oblige à pousser les curseurs du vocabulaire et de la syntaxe à des niveaux que le roman exige rarement. Il faut être à la hauteur de l'intensité de ce qu'on voit, de ce qu'on ressent. C'est rendre hommage aux choses, aux paysages, aux émotions ressenties. La sophistication et la précision sont le prix de la tentative d'approche au plus près »

À LIRE



Vivarium,
éd. de Minuit,
140 p., 18€.
En librairie
le 7 mars.

« Pendant longtemps, j'étais trop inquiet, trop occupé à essayer de "tenir" dans l'existence. Et cette urgence de tenir ne m'autorisait pas l'état contemplatif. »

» de la vérité du vécu. L'emploi d'un mot rare, au-delà du plaisir esthétique que cela peut procurer, est aussi lié au sentiment que ce vocable capture une nuance précise de l'émotion et que, sans lui, on n'y parviendrait pas.

Vous relevez aussi, au début du livre, votre volonté de ne pas « laisser échapper des phrases qui nous frôlent »...

Le moment où vient une phrase est toujours miraculeux. Il faut tout un circuit préalable, presque organique d'émotions, qui précède le fait même qu'une phrase soit possible. Donc, avant même de laisser échapper des phrases, il s'agit de ne pas laisser s'échapper des instants qui mériteraient une phrase. Quand je dis que la phrase nous frôle, cette phrase n'est pas vraiment faite. Ce qui nous frôle, c'est l'intuition qu'à cet endroit-là, à ce moment-là, il faudrait faire une phrase. Pourquoi ? Pour augmenter la durée de cet instant, peut-être. Pour le diffracter, lui donner plus d'intensité encore. Un certain état d'esprit, dans lequel je suis depuis trois ans, consiste à se dire : ces instants, ces endroits de frôlement, je vais être sur le qui-vive et essayer de ne pas les laisser s'échapper. Et ce sont souvent des endroits où il y a de la beauté, de l'intensité. Généralement, ces instants remarquables de l'existence, on les regarde passer et on reprend le cours de sa vie quotidienne. Pour s'y arrêter, il faut être posé en guetteur dans l'existence. Être contemplatif, libéré des soucis – un grand luxe !

Cet état d'alerte est-il neuf pour vous ?

Je l'ai vu arriver doucement, au cours des dix dernières années. Je pense que, pendant longtemps, j'étais trop inquiet, trop occupé à essayer de « tenir » dans l'existence. Et cette urgence de tenir ne m'autorisait pas l'état contemplatif. Depuis toujours, mes romans ont mis en scène des personnages qui peinent à consister et qui, au fil du récit, vont réussir enfin à se rassembler, à régler des comptes et s'émanciper. Ces personnages ne sont pas moi, mais chaque roman m'aura peut-être aidé à consister symboliquement, socialement. En ce sens, l'écriture était un travail presque existentiel. Et j'ai l'impression qu'aujourd'hui le narrateur de *Vivarium*, qui est totalement moi, pourrait aussi être un de mes personnages, quand le roman est fini et qu'il est parvenu à se libérer du poids des aliénations diverses qui le lésaient, de la difficulté psychologique qu'il éprouvait à se tenir souverainement dans l'existence. En ce sens, oui, c'est un état neuf, et je pourrais presque prier pour qu'il se maintienne ! Je le dois à une forme de maturité, peut-être, et certainement d'apaisement. De réconciliation intime et personnelle avec la vie, avec le monde.

Dans *Vivarium*, il y a des pages sur votre enfance, nourries de ressentis très précis. Êtes-vous resté très proche de l'enfant et de l'adolescent que vous étiez ?

L'écriture ouvre le souvenir. Il y a une puissance de remémoration folle dans le geste d'écrire. Quand je me suis mis à repenser, par exemple, à mon adolescence à Sancerre, tout est revenu à la surface, vivant et précis : la lumière, la buée sur la vitre du car scolaire... C'était comme une excavation, un travail de fouilles, je retrouvais la vérité intime de ce que j'ai vécu, tout ce qui est sensible, organique, animal. De ce point de vue, oui, je suis proche du très jeune garçon que j'étais il y a trente ou quarante ans, directement relié à ses sensations. Ce n'est pas comme écrire sous hypnose, ça prend du temps. Peut-être qu'en continuant à fouiller ainsi dans la mémoire je pourrais réactiver des zones entières qui me semblent endormies, et y prélever ce qui a bel et bien été vécu, mais vécu sans s'y arrêter alors.

Le cinéma, qu'on évoque toujours concernant votre inspiration, est presque absent de *Vivarium*...

J'ai été moi-même surpris qu'il ne vienne pas hanter ces notes. Je me l'explique par le fait que le cinéma m'a aidé pour la forme romanesque, comme il m'avait aidé personnellement lorsque j'étais plus jeune. Alors que mon monde à moi me semblait en morceaux, sur l'écran, tout était bien organisé, harmonieux. C'est ça que j'ai demandé au cinéma, pendant tant d'années : rassembler et harmoniser des fragments de vie. C'est par lui que j'accédais au réel. Aujourd'hui, je peux accepter l'éclat, la discontinuité, le divers. Le cinéma continuera sans doute à m'aider si j'écris encore des romans, mais pour l'écriture de *Vivarium*, il ne fonctionnait pas. Aller dans une salle obscure, c'est s'enfermer pour regarder quelque chose qui, certes, nous parle du monde, mais qui en même temps nous détourne du monde. Or, l'enjeu de ce livre, c'était l'inverse : connecter le langage au vivant et aux choses. Toucher la matière du doigt. C'était un défi pour aller dans un endroit où je ne suis pas d'habitude.

Toucher le réel et le vivant par l'écriture, cela vous a manqué jusqu'à présent ?

Disons que j'avais du mal à croire dans le langage comme un espace connecté à la vie. J'avais plutôt fait du langage un refuge. Mes romans sont tout sauf ouverts au grand vent du monde, plutôt obsessionnels, fermés sur eux-mêmes, théâtralisés. Le mot roman n'est peut-être même pas adapté à cette forme telle que je la pratique ; ce sont presque des contes ou des fables, des objets très architecturés et ciselés, mais séparés du monde réel. Un roman, pour moi, c'est comme une maison avec de gros murs et pas beaucoup de fenêtres. Une carapace. Comme si je n'arrivais pas à faire en sorte que quelque chose d'organique circule entre la vie en vrai et le langage. Comme si le langage était une force autonome, déconnectée de la matière vivante. Pourtant, depuis toujours, une part de moi voulait franchir le seuil de cette maison et sortir.

Vos romans sont très ancrés dans la réalité sociale, témoignant d'une volonté d'en découdre, surtout avec la domination (sociale, masculine...) et l'aliénation.

J'ai fait du langage un refuge, mais aussi une arme de combat. Surtout dans mes derniers romans, *Article 353 du code pénal* et *La Fille qu'on appelle*, dont le moteur a été une »

1973

Naissance,
à Brest.

1998

Le Black Note,
premier roman.

2009

Paris-Brest.

2019

Icebergs,
recueil d'essais.

2017

Écriture, avec
Louis Garrel,
du scénario de
L'Innocent
(2022), César
du meilleur
scénario original.

2021

*La Fille qu'on
appelle*.



« Dans les pires situations que puisse connaître l'humanité, ce qui peut nous sauver, c'est peut-être simplement un instant de beauté ou de pensée. »

» colère, une indignation. Je m'identifie toujours à la position du faible, du dominé. Cela m'évoque un commentateur de Theodor Adorno qui soulignait, à son propos : « *Il a fait le choix du petit* » – par les sujets auxquels il s'est intéressé, par la manière dont il a fait de la philosophie. J'aime beaucoup cette expression, qui porte une éthique qui me touche. *Vivarium* n'est pas éloigné de cette éthique, puisque la position contemplative que j'y adopte se tient dans le mineur. Vis-à-vis de l'actualité, de l'état du monde, j'ai un peu fermé les écouteilles actuellement. Il y a quelques mois, j'ai supprimé de mon téléphone les applis d'information, pour ne pas regarder l'actualité dix fois par jour. J'ai besoin de ce retrait. Je me protège car je n'en peux plus, je me sens vraiment démuni. Et c'est aussi à proportion du combat mené depuis plus de vingt ans par le biais de mes romans que je peux m'autoriser à écrire *Vivarium* aujourd'hui. Parce que cela reflète mon parcours intérieur. Et parce que, parfois, on a juste envie de beauté, de méditation.

Dans le livre, on sent chez vous, par instants, un peu de culpabilité d'avoir choisi ce retrait...

C'est paradoxal à dire, vu l'objet littéraire qu'est le livre, mais je suis complètement hanté par l'histoire, les événements, la politique. Je suis tout sauf indemne du monde dans lequel je vis. Mais est-ce que je suis prêt à sacrifier la beauté du monde ou mon confort contemplatif au drame de l'histoire ? J'ai mauvaise conscience, je me sens tiraillé, mais il me faut bien reconnaître que, s'il faut choisir entre le moine et le soldat, je suis plus proche du moine. Idéalement, il faudrait être les deux. Agir dans et pour la société, tout en gardant à l'horizon un espace de paix, de retraite. Il faut trouver des soupapes dans notre réalité. Personnellement, j'en ai besoin. J'essaie de le justifier à mes propres yeux en me disant que, dans les pires situations que puisse connaître l'humanité, ce qui peut nous sauver, c'est peut-être simplement un instant de beauté ou de pensée.

Êtes-vous las du roman ?

Oui, je crois. En tout cas, pour l'instant – je précise « pour l'instant », car j'ai souvent pensé ainsi, entre deux romans, et puis ça revient tout à coup, comme une urgence. Mais c'est vrai qu'avec les années une forme d'usure est survenue. Déjà parce que l'écriture d'un roman m'est difficile, je traverse de longues périodes où rien ne prend sens, rien ne se fixe. Un roman est un chantier énorme et épuisant, on manie le béton et l'acier, on coupe des arbres dans la forêt, on transforme des matériaux... On a l'impression d'être

dans les hauts fourneaux ! En comparaison, avec *Vivarium*, on est plus du côté d'une sorte d'activité pastorale. Ce sont deux modes d'écriture différents, qui ont du mal à cohabiter dans un seul individu. Il y a aussi le fait que j'ai longtemps trouvé dans le roman le moyen de scénographier des conflits psychiques personnels, liés à cette difficulté de tenir dans le monde que j'évoquais tout à l'heure. Disons que mes romans sont liés à de petites fractures intimes qui, sans doute, ont été en grande partie réparées. Par les livres eux-mêmes, et par l'existence qui, pour l'instant, m'est favorable. Il suffirait peut-être de pas grand-chose, un sentiment soudain de dénuement ou de panique, pour recréer la nécessité urgente du roman. Il m'a apporté beaucoup, non seulement cette consistance intime, mais aussi, plus trivialement, la reconnaissance que je demandais quand j'étais plus jeune : une place dans la société, un métier.

Pour écrire, avec Louis Garrel, le scénario de *L'Innocent* (2022), avez-vous puisé dans votre énergie narrative ?

Je continue un peu à travailler avec lui, on essaye de faire un nouveau film. J'ai écrit aussi un long développement pour une série. C'est plus léger, pour moi, que l'écriture romanesque, car je le prends comme du divertissement, sans y investir le même surmoi. Par ailleurs, dans l'écriture scénaristique, je ne suis pas tout seul, et c'est agréable d'être mû par la détermination de quelqu'un d'autre. Mais on ne peut pas se démultiplier à l'infini. Cela m'a demandé beaucoup d'énergie et de temps, et, c'est vrai, c'est comme s'il y avait eu une petite dérivation de ma pulsion narrative, orientée vers l'écriture de scénarios. Cela a libéré en moi des espaces pour *Vivarium*.

Comme lecteur, êtes-vous fatigué du roman également ?

Le fait est que, depuis une dizaine d'années, je n'en lis presque plus. Des écrivains qui se situent entre l'écriture et la pensée ont pris la place, comme Montaigne ou Proust. Des promeneurs, aussi, comme Julien Gracq et Walter Benjamin, et des poètes, Pétrarque, Rilke, Keats, Ponge, Jacquotte ou Gustave Roud. Et cela va jusqu'aux Pères de l'Église – et parmi eux surtout ceux qui, comme saint Augustin, sont tiraillés ainsi que je le suis entre la vie intérieure et la vie dans le monde. En citant tous ces auteurs dans *Vivarium*, c'est comme si je laissais apparaître une partie de moi restée secrète, mais qui est déjà là depuis longtemps. Le roman ne me semble plus avoir la capacité d'absorber les complexités nouvelles du monde – comme il l'avait fait aux XIX^e et XX^e siècles. De ce fait, trop souvent, il devient inféodé à l'actualité, sociétal, vecteur d'opinion². Comme lecteur, je ne trouve ma respiration aujourd'hui que dans les objets littéraires plus marginaux.

Vous souciez-vous d'être moderne ?

De moins en moins. Ce livre, j'ai l'impression qu'il s'agit d'un objet non pas anachronique, mais hors du temps. Beaucoup de ces fragments sont comme des petits sanctuaires qui essaient de s'extraire de l'Histoire avec un grand H. S'il me semble que c'est moderne, c'est que, vu l'état du monde, il est plus urgent que jamais de disposer de tels asiles ●

¹ Parmi ses ouvrages, *Cet homme-là* (2011) paraît le 7 mars en poche dans la collection Double, aux éditions de Minuit.

² Sur ce sujet, lire la contribution de Tanguy Viel dans le volume collectif *Contre la littérature politique*, éd. La Fabrique (2024).